

L'un n'avait pas commencé la vie ; l'autre, sur le déclin de l'âge, avait rempli la sienne des sacrifices et des dévouements que l'abîme seul d'un cœur de mère peut contenir.

L'ange s'en est allé, secouant ses blanches ailes, la mère est partie en laissant après elle une longue traînée de larmes, répandues par ses enfants sur ses qualités, ses mérites, ses vertus, par ses enfants qui la suivirent, de pensée, bien au delà de sa dernière demeure.

Arrêtons-nous ici.

A ces cœurs si cruellement éprouvés par la perte de celle dont tous les instants leur étaient généreusement donnés, aux membres de cette famille que Dieu vient de frapper si douloureusement, quand tout semblait promettre que cet être aimé ne devait jamais leur manquer, à ces personnes affligées dans ce qu'elles avaient de plus cher, qu'il nous soit permis d'offrir nos sympathiques condoléances.

Cependant en face de ces peines cruelles, les lèvres restent muettes : la plume est impuissante à traduire les sentiments que fait naître l'aspect d'une telle affliction. Un voile, que la main humaine est incapable de soulever, semble être jeté sur les grandes douleurs. Mais Dieu, qui sait mieux que nous tout ce que le cœur doit souffrir, s'est réservé le secret de panser ces blessures, et c'est bien ici que la religion ouvre ses trésors de consolations pour les verser à flots sur ceux que le ciel éprouve.

Amis affligés, vous ne pouvez faire un pas, ni développer vos regards, sans apercevoir les traces toujours vivantes de la tendre sollicitude de celle qui n'est plus ! Mais croyez-vous réellement qu'elle n'est plus ?

Oh ! vous connaissez trop le cœur d'or de celle que Dieu a rappelée à lui, pour oser penser qu'en quittant cette terre elle ait abandonné ceux qui remplissaient chacune de ses pensées. Votre maman, votre grand-maman aimée veille encore et toujours sur vous !

Si une pensée humaine vint flotter, entre Dieu et elle à ses derniers instants, n'en doutez pas, ce fut bien le regret de laisser ses enfants gâtés privés de ses soins ; mais son instinct de mère lui dit que de là-haut elle pourrait suppléer, par son intercession, au vide que son départ devait faire au milieu de vous. Et voilà bien pourquoi sa résignation, son courage, à ce moment suprême où son âme s'est envolée vers Dieu, fut le même qu'elle avait toujours montré durant sa longue carrière si riche en enseignements, dans laquelle vous devez puiser, au milieu des précieux souvenirs que vous en gardez, la force et l'énergie que nécessitera, sans elle, votre vie si laborieuse.

Ah ! sa vie à elle a été loyalement remplie ! Elle ne s'est pas rendue à ses soixante-sept ans à travers un sentier de roses. Comme toute femme, comme toute mère, les épines ont souvent ensanglanté ses pas ! Cependant elle allait, distribuant à vous, ses trésors, ces conseils précieux, ces soins délicats qu'elle savait si bien vous prodiguer, et vous guidant, pour ainsi dire, par la main jusqu'à son dernier jour.

Vous la manquez beaucoup, vous la manquerez toujours cette mère tendre, cette grand-maman dévouée ! Et pourtant elle ne pouvait être toujours là près de vous !

Cette longue chaîne d'années, qu'elle portait avec une vigueur étonnante, devait se briser un jour. Arrivée au terme de son voyage, Dieu n'a pas voulu qu'elle en manquât le but. Que faire devant ces décrets immuables ? sinon incliner la tête sous la volonté de Celui qui mesure toujours les épreuves aux forces.....

Vous aimiez tant celle que vous pleurez, que vous oubliez que, si heureuse qu'elle fut au milieu de vous, il lui fallait cependant le repos d'un monde meilleur, et comme l'ont si bien dit les jeunes filles affectueuses qui déposèrent une couronne sur ses restes mortels :

" Elle est allée recevoir là-haut
la récompense
due à ses vertus."

HERMANCE.

CAUSERIE.

Il y a trois ou quatre ans, venant d'Angleterre, je remontais le Golfe à bord du *Circassian*. C'était un dimanche du mois d'août, un de ces beaux dimanches qui font tant plaisir au cœur. Le ciel était tout bleu, la mer dormait, une petite brise fraîche et caressante nous faisait oublier les ardeurs du soleil. On se sentait heureux de vivre ce jour-là. Accoudé sur les bastingages je regardais la terre défilier devant moi. Sur les deux rives, par intervalles, les toits des églises scintillaient.

J'avais fait la connaissance à bord d'un brave ouvrier français qu'une maison de Montréal faisait venir de France pour le mettre à la tête d'une manufacture. Ses manières polies, son air de franchise m'avait plu tout d'abord, et nous étions devenus une paire d'amis. La géographie n'était pas son fort. Le Canada ? Il savait bien qu'il y allait, mais il ne fallait pas lui en demander plus long. Comme bons points à son avoir je dois avouer, pourtant, qu'il avait entendu parler des castors et des Iroquois. Aussi, je prenais plaisir à lui donner tous les détails, à lui citer tous les noms. Ici, la *Rivière au Renard*, là-bas, l'*Anse au Griffon*. Des noms français : comme il était heureux !

Un peu plus bas, en face des *Trois-Pistoles*, nous rencontrons une petite barque toute chargée de monde. La coquille de noix s'arrête pour regarder passer le géant. Quand nous sommes bien en face d'elle un des rameurs se lève. D'une main il agite un drapeau tricolore, de l'autre main, portée à sa bouche, il forme comme un porte-voix et nous entendons distinctement ce cri du cœur : " Eh, bonjour vous autres des vieux pays ! "

Je regarde mon Français : il est tout pâle ; un moment il semble hésiter, puis tout à coup, enlevant son chapeau, il court à l'arrière, se penche presque à perdre l'équilibre et répond d'une voix de stentor : " Merci et vive la France ! "

Et de ma place j'entends l'écho de la petite barque qui répond : Vive la France !

— Oh ! les braves gens, les braves gens, monsieur, me disait mon ami quelques instants après. Avez-vous vu leur drapeau, un drapeau français pour de vrai ? Ils nous disent bonjour ; on se croirait chez nous. Et combien sont-ils, comme cela, par ici ?

— Quinze cent mille ! Il y a en ce pays cinq fois plus de personnes parlant votre langue qu'il n'y en a en Algérie, cette colonie qui n'est qu'à trente-six heures des côtes de France.

— Vraiment ?

— Oui, et cependant quand vous venez nous voir vous êtes obligés de prendre un bâtiment anglais, il n'y a pas de navires français qui fassent le service entre la France et le Canada !

— C'est vrai, monsieur, quel dommage ! Est-ce que cela ne va pas changer ?.....

Si cela va changer ? Oai, peut-être, pourrais-je répondre maintenant à mon brave ami si j'avais le plaisir de le rencontrer. Il s'est trouvé un patriote canadien doublé d'un homme d'affaires qui a pris la chose à cœur et va, si le gouvernement veut encourager son

entreprise éminemment nationale, doter notre pays d'une ligne de navigation à vapeur faisant le service direct de la France. Si le succès couronne ses efforts, j'ose dire que M. L. A. Sénécal n'aura jamais attaché son nom à une entreprise plus noble ni plus méritoire. Plus d'intermédiaires, plus de transit ! Un steamer français venant de Rouen ou du Havre laissera tomber l'ancre dans le port de Québec et de Montréal, portant fièrement le drapeau tricolore à son mât d'artimon. Tous les mois, tous les quinze jours peut-être nous verrons débarquer des marchandises de *là-bas* qui n'auront passé ni par la Belgique, ni par l'Angleterre ; chose nouvelle pour nous, nous aurons des draps d'Elbeuf et des soies de Lyon authentiques, et les gourmets pourront s'approvisionner de *vrais* vins de Bordeaux ou de Bourgogne et de tant d'autres bonnes choses. Quelle Kermesse !

Quelle kermesse ! En attendant celle-là, nous en préparons une autre, la kermesse de la charité. Des bons cœurs ont eu une belle idée : amuser les riches et la foule pour venir au secours des malades et des pauvres. La santé tendant la main à la douleur, la richesse relevant la pauvreté abattue ! Comme cela est beau et consolant !

Ces fêtes de charité ouvertes à tout le monde deviennent de plus en plus fréquentes et, comme toujours, c'est la femme qui en est l'héroïne. Qu'elle soit actrice, comme quelquefois à Paris, ou dame du monde comme chez nous, en cette circonstance elle donne son cœur tout entier. Elle se dévoue à l'œuvre et ne pense qu'à un but : la recette ! Quand la toile tombe sur le dernier tableau de cette grande féerie dont elle a été la fée toute-puissante, la noble femme qui vient de faire son devoir jouit de sa petite apothéose : elle compte ses piécettes d'or !

Il m'a été donné d'assister à Paris à une de ces grandes fêtes de charité : c'était à l'Hôtel Continental, dans les grands salons transformés en *bazar*. Les petites boutiques, au lieu d'être tenues par les grandes dames du faubourg St-Germain, avaient pour titulaires, cette fois, les plus jolies actrices de Paris. La blonde Théo, que nous avons vue ici, vendait du champagne. Et comme elle savait attirer son monde et donner soif aux plus austères ! Elle levait la lourde bouteille, remplissait les flûtes jusqu'au bord et donnait crânement du plat de la main un petit coup aux verres. C'était du champagne frappé par Théo !

Plus loin la brune Judic vendait du tabac,

Des cigarettes
Pour les fillettes
Et des cigar's
Pour les grands gars !

Ça coûtait le prix, croyez-moi, mais elle savait si bien vous servir à votre goût.

— Un cigare blond ou un cigare brun, mon beau monsieur ?

— Un blond, madame, je vous prie.

— Un blond, je m'en doutais ; madame, est blonde ?..... c'est deux francs..... je vais vous l'allumer, ça sera un franc de plus...

Et on laissait faire : c'était pour les pauvres !

Et les adorables bouquetières.

— Une rose, monsieur, pour la dame de vos pensées ? Une pensée, mon noble seigneur, pour la dame de vos rêves roses ?

Et on achetait ! on achetait ! On revenait couvert de fleurs comme un triomphateur. Mais voilà, il fallait être riche pour payer sa gloire, et ça coûtait cher !

Les choses vont se passer plus modestement mais tout aussi gentiment chez nous.

Nous n'aurons pas les plus jolies actrices de